



Robert Garcia

Le défi de la décroissance et de nouveaux modes de vie basés sur le qualitatif plutôt que sur le «toujours plus» continue d'être la tâche la plus difficile, mais aussi la plus prometteuse pour les activistes du développement durable. Robert Garcia

En 2011, j'avais été nommé par le ministre de l'environnement de l'époque, M. Marco Schanck, pour «représenter la culture» au sein du CSDD. Cependant, j'ai accepté ce mandat plutôt au regard de ma trajectoire durable que de ma situation actuellement culturelle.

Lorsque j'avais terminé mes premières études d'ingénieur métallurgiste en 1979, l'environnement n'était pas encore sérieusement à l'ordre du jour (le cours y afférant se déroulait le vendredi à 17h, un horaire peu propice pour une forte présence estudiantine).

Ma deuxième filière d'études était plus dure que durable : en effet, j'étudiais les sciences sociales et de l'éducation par correspondance pendant que j'avais une charge de jusqu'à 30 heures hebdomadaires comme chargé de cours de mathématique dans un lycée. Et quand j'avais terminé, je me détournais d'un potentiel doctorat pour entamer 11 ans de présence au parlement comme député du parti «déi gréng», parti que j'avais initié avec Jean «Muck» Huss en 1983.

D'autres initiatives durables dans lesquelles j'ai participé, mis à part l'éducation de mes deux filles, sont e.a. la radio associative ARA, l'hebdomadaire indépendant «GréngeSpoun » (aujourd'hui «woxx»), les débuts du commerce équitable et de la banque éthique au Luxembourg, l'Alliance pour le climat, Slow Food Luxembourg, différentes ONG de développement etc.

Professionnellement, je dois avouer que j'étais moins durable, puisque mon occupation actuelle comme directeur du CarréRotondes depuis sept ans est la plus persistante, devant celles de journaliste, de coordonnateur de la Capitale européenne de la Culture jusqu'en 2007 et de permanent à l'Action Solidarité Tiers Monde.

Le développement durable, en particulier ses débuts sous forme d'environnementalisme et de tiers-mondisme, a déterminé mon existence, de sorte que la nomination au CSDD me paraissait naturelle. Evidemment, l'activisme fébrile dans ce domaine ne va pas sans échecs, telle une librairie qui n'a pas survécu à l'amazone mercantile ou une dite «Année culturelle»

où d'aucune des suites promises est devenue victime de la pudeur culturelle des décideurs politiques.

Un peu las des discussions théoriques, que je considère nonobstant comme incontournables, je me suis lancé dans le cadre de mon mandat au CSDD dans des actions plus terre-à-terre : mise en œuvre du sondage d'opinion sur le développement durable et organisation d'un concours d'idées auprès d'un public jeune.

Nonobstant, les discussions au sein du CSDD m'ont beaucoup apporté en termes de relance de réflexions économiques et sociales que j'avais par trop négligées dans la routine professionnelle. Une large brochette de défis reste sur la sellette de notre organe consultatif que d'aucun a pu considérer comme un «tigre sans dents». Pour moi personnellement, le défi de la décroissance et de nouveaux modes de vie basés sur le qualitatif plutôt que sur le «toujours plus» continue d'être la tâche la plus difficile, mais aussi la plus prometteuse pour les activistes du développement durable.

Je termine en évoquant le domaine du développement durable qui engloutit la majeure partie de mon activisme : mon jardin, une cohabitation exubérante de maraîchage et de collections botaniques, qui fait que je ne courbe l'échine que sous des labeurs manuels et non comme signe de capitulation devant une réalité politique souvent inquiétante.